

D'un Papandréou l'autre à la tête de la gauche grecque

Georges, fils d'Andréas, prend la tête du Pasok en vue des législatives de mars.

C'est l'autre Papandréou... Ses proches comme ses admirateurs l'appellent volontiers «Yorgakis» (le petit Georges) pour le différencier de son grand-père, dont il porte le prénom, qui était Premier ministre peu avant la prise du pouvoir par les colonels, en 1967. Sans surprise, Georges Papandréou, 51 ans, a été élu hier soir à la tête du Pasok, le grand parti de la gauche grecque fondé par son père, Andréas, à la suite d'un scrutin qui a mobilisé plus d'un million de militants à travers le pays. Il a déjà réussi depuis plusieurs années à se faire un prénom.

Carte. En le proposant au vote des militants pour lui succéder et guider le parti pour les élections du 7 mars, le Premier ministre sortant, Costas Simitis, a joué la seule carte qui peut éviter un retour aux affaires de la Nouvelle Démocratie, le parti de droite favori dans les sondages, dirigé par Costas Karamanlis, fils de l'ex-président de la République et homme symbole du retour à la démoc-

cratie, en 1974, après le renversement de la junte.

En Grèce, la grande politique reste trop souvent une affaire dynastique. Mais Yorgakis, très populaire ministre des Affaires étrangères depuis quatre ans, incarne un profond renouveau dans l'art et la manière de gérer les affaires publiques. Grand et flegmatique, plutôt réservé, sinon timide, il est aux antipodes

«Yorgakis» s'active en faveur d'un rapprochement avec l'ennemi héréditaire turc.

de son défunt père, bouillant tribun aux accents populistes, voire xénophobes, qui régna sur la gauche grecque jusqu'à sa mort, en 1996. Georges est né dans le Minnesota, d'une mère américaine à laquelle il resta toujours très lié. Il prit d'ailleurs son parti quand Andréas, alors au faite du pouvoir, l'abandonna pour Mimmi, une pulpeuse hôtesse de l'air. Le petit Georges a grandi en Californie et, à cause du coup d'Etat, a dû rester à l'étranger pour ses études supérieures, en Grande-Bretagne puis en Suède.

Longtemps, il a parlé le grec avec un accent d'outre-Atlantique. Cela aurait dû irriter un peuple de gauche viscéralement antiaméricain. Il n'en est pas moins, aujourd'hui, le plus populaire des hommes politiques grecs.

Son entrée en politique pour suivre la tradition familiale fut plutôt discrète. Adhérent au parti dès 1974, il s'active dans l'appareil, loin des feux de la rampe, et, quatre ans après la victoire de 1981, devient secrétaire

d'Etat aux Affaires culturelles, puis ministre de l'Education nationale. Quand il retrouve ce portefeuille, au milieu des années 90, au retour au pouvoir du Pasok, il a pris de l'assurance et commence à affirmer sa marque «moderniste», ferraillant contre l'Eglise orthodoxe et les conservateurs, y compris de son propre parti, pour promouvoir les droits des homosexuels ou la dépénalisation de la marijuana. Après la mort de son père, il donne son appui, et surtout celui de son nom, à Costas Simitis, le «Ro-

card grec», contre les «éléphants» du Pasok. Ministre des Affaires étrangères depuis 1999, Yorgakis Papandréou devient, avec le soutien du Premier ministre, le symbole d'une autre diplomatie grecque.

Intégration. Partisan de bonnes relations avec Washington, il est aussi un fervent défenseur de l'intégration européenne, deux dossiers clés sur lesquels le Pasok a longtemps été ambigu. Mieux, il s'active en faveur d'un rapprochement avec l'ennemi héréditaire turc. Cela a commencé par des gestes de solidarité lors du séisme d'août 1999 à Istanbul. En 2000, il est le premier chef de la diplomatie grecque depuis près de quarante ans à se rendre à Ankara. Malgré les blocages du dossier chypriote, il n'a pas cessé de poursuivre dans cette voie, plaidant haut et fort pour une future entrée de la Turquie dans l'Union européenne, rappelant que «le désir d'Europe est le principal ressort de la dynamique de réformes engagée par Ankara». ◆

MARC SEMO